

N° 3.
AN XXIV DE LA CIGALE
Février 1899.

LA CIGALE

Revue parisienne d'Écrivains et d'Artistes méridionaux.



C.I.E.L. d'Oc
Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc
3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang
<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

N° 3.

AN XXIV DE LA CIGALE Février 1899.

LA CIGALE

Revue parisienne d'Écrivains et d'Artistes méridionaux.

ANNÉE 1898-1899

PRIX DE L'ABONNEMENT: 6 fr. par an.

SECRÉTARIAT; 16, rue Pestalozzi, 16.

PRIX DU NUMÉRO: 0, 50 centimes.

SOMMAIRE :

Batisto Bonnet, par L. Roux-SERVINE. — Les Foins, par Batisto BONNET.— Un sonnet de Pétrarque, par Emile TROLLIET. — Silhouette cigalière, par JEAN-DES-FIGUES. Fouquier, candidat à l'Académie. — Sur un thème de Berlioz et la chanson de Magali, par Julien TIERSOT. — Les Pastorales. — Echos. — Bibliographie. — Convocation. — Avis.



BATISTO BONNET

Depuis que Daudet présenta dans une élogieuse préface et traduisit dans sa langue savoureuse la Vido d'Enfant de Batisto Bonnet, ce nom d'écrivain est justement apprécié des lettrés et du grand public.

Aujourd'hui, paraissent les Mémoires d'un Valet de ferme qui font suite à ce premier livre. A côté du texte provençal de Batisto Bonnet, on trouve encore la traduction magistrale d'Alphonse Daudet. Disparu, le grand romancier continue à protéger celui qu'il tira de l'ombre. Nous pouvons lui en être reconnaissant. C'eut été dommage que Batisto Bonnet n'atteignît pas la foule française et ne connût que les adulations félibréennes du Café Voltaire. Un tel conteur pouvait ambitionner d'autres suffrages. Ils sont allés vers sa première œuvre dès son apparition. C'est que Vido d'Enfant est une autobiographie sincère, c'est que Brisquimi est un homme simple et qui parle simplement, et qui parle dans sa langue maternelle. Sans effort, sa phrase est d'une élégance primesautière. Il a d'instinct le sentiment de la composition. Les sites qu'il décrit, les personnages qu'il fait agir, ses sensations qu'il analyse, décèlent l'écrivain de race. Cependant, Batisto Bonnet ne savait pas lire à vingt ans. Il n'a reçu les leçons d'aucun maître. Il n'a pas de grades universitaires. Ce pouvait être un illettré. C'est un prosateur et c'est aussi un poète de grande allure. Comme ces fleurs sauvages et odorantes de Provence, qui poussent en plein vent et au milieu des ronces et des pierres, un caprice de nature l'a formé.

On se demande ce qui serait advenu de lui si le hasard qui le laissa ignorant jusqu'à vingt ans l'avait au contraire pourvu de savoir dès son jeune âge. Peut-être aurait-ce été grand dommage. Arraché à la vie des champs, interné dans quelque lycée, quelle orientation eût-il prise ? « On nous l'aurait gâté ! » disait un jour Henry Ner, le traducteur avec Daudet de Vido d'Enfant. Peut-être. Dans tous les cas, nous sommes en présence d'un bel écrivain qui a quelque chose à dire et qui le dit bien. Il est du Midi et il s'en souvient. Et c'est là le secret de son charme. Il a la mémoire du cœur, une mémoire fidèle, un cœur de poète. Quand il s'interroge, c'est tout son passé humble qui se lève parmi de fastueux décors de lumière. Telle sensation d'aujourd'hui lui évoque une image ancienne, paysage ou figure, qui lui rappelle à son tour un épisode de sa vie. Et rien d'étrange, rien d'inattendu dans cette vie. De petites choses, un petit être devant la nature, devant la nature infinie. Il y a de la sérénité dans ce livre, et des tristesses et des joies et des espoirs, ça repose du roman d'aventures ou d'adultères, ce n'est pas psychologique et quintessencié, c'est bien de la vie vraie.

Comment Bonnet, gnarre de mas, a-t-il eu l'idée d'écrire des livres ? Vivant avec ses souvenirs, ils lui montent du cœur aux lèvres; et comme il les conte avec complaisance,

avec amour, comme il s'exalte jusqu'à l'éloquence, dans les petites parlottes de méridionaux où il fréquente, on l'engage à écrire ces choses qu'il exprime avec tant de bonheur dans son parler expressif et sonore. «Vous croyez ? » Il suit ce conseil. Il jette sur le papier les premières chroniques, les premiers chapitres de sa Vido d'Enfant. Des encouragements lui viennent de haut. Mais il en est un qui lui est plus précieux que tous les autres et qui se manifeste plus efficacement. Dans sa chambre de souffrance, Daudet oublie son mal à lire les proses du paysan. «Je veux le voir », dit Daudet, et il l'appelle. Il faut entendre Bonnet raconter cette première entrevue. Dès le seuil, ils se sont reconnus, aimés. Il n'y a ni maître, ni élève, ni protecteur, ni obligé. Ce sont deux compatriotes, deux amis de toujours qui se retrouvent. Ensemble, dans Paris, l'un oubliant ses douleurs, l'autre sa pauvreté, ils parlent du pays de leur enfance. Ils se contentent des contes, ils « galèjent », ils rient de cent gamineries. Si bien que Bonnet devient le commensal de la maison. Daudet souffre horriblement, le mal le tenaille, les pensées noires le gagnent, les brumes obscurcissent ce clair cerveau, tout remède est inefficace, mais Bonnet survient. Bonnet, c'est le docteur en joie, c'est le médecin de cette âme. Un refrain des bords du Rhône, une galéjade inédite, une réminiscence du pays ont ramené la sérénité sur le visage fin et pâle du malade. Et la plus belle amitié les unit. Bonnet en a une grande fierté et de la reconnaissance. S'il n'oublie pas qu'il n'est qu'un chétif commis de libraire plié aux dures besognes, Daudet, illustre, riche, d'un autre milieu social, ne veut voir en lui qu'un confrère. Aussi quelle affection ardente, jalouse, exclusive lui voue en retour Bonnet. «Qui est-ce qui prétend que Daudet a blagué le Midi ? Qu'il ose le répéter devant moi !» Et Batisto Bonnet entre en grande colère. Elle passe, sa colère, formidable comme une trombe, orage de mots sonores, grêle d'épithètes violentes, éclaboussant un peu à tort et à travers. Puis il se calme, il écoute les explications qu'on lui donnait et qu'il n'entendait pas. « Il avait mal compris ? Pourquoi ne pas le dire ? Tant mieux ! » Son front s'éclaire, ses yeux rient: Sian que d'ami ! Sian que de fraire !» Et le « galéjaire » reparaît. «Canten !» Il ne comprend pas une assemblée de méridionaux où chacun ne dit pas « la sienne ». Quoiqu'il ne soit pas de Toulouse, il a de la voix, une voix fraîche de ténorino qu'il sait conduire. Bonnet chante et il chante ses chansons, poésies rustiques et savoureuses, et amoureuses, poésies d'un Pierre Dupont provençal. Il en a composé la musique, en toute ignorance des principes d'harmonie et, chantantes, faciles à retenir, agréables à entendre, elles offrent tous les caractères de la chanson populaire. Comment ne sont-elles pas encore réunies dans un recueil ?

Mais, aujourd'hui, Batisto Bonnet, après Vido d'Enfant publie les mémoires d'un Valet de ferme dont je viens de lire d'un trait les bonnes pages. C'est un bon et beau livre qui aura la fortune de celui dont il est la suite. C'est une série de scènes pastorales où éclate tout l'amour du terrien pour la terre nourricière, pour la terre de là-bas, pour la terre de sa jeunesse asservie aux durs labeurs, pour la terre de son premier amour, de sa première joie, de ses premières souffrances.

Louis ROUX-SERVINE.

LES FOINS

La Cigale est heureuse d'offrir à ses lecteurs la primeur de ce chapitre, coupé dans les bonnes pages du Valet de ferme et que M. Batisto Bonnet a bien voulu nous permettre de publier, avant même l'apparition de son livre:

LES FOINS (1)

(1) Le Valet de ferme.

C'est au mois de mai, au mois des foins, qu'il fallait voir la Reyrenglade, avec ses belles paires de mules, ses belles paires de bœufs laboureurs, sa superbe manade de chevaux camarguais, ses magnifiques établées de vaches laitières, ses truies et leurs cochonnées, ses couvées d'oisons, de dindons, de canards, de poulets, de pintades, de paons, de que sais-je encore ! La vie éclatait, caquetait, gazouillait partout. Arbres, tuiles, solives, tout était plein de nids. On chargeait des charretées de foin dans les prés du château, dans les Catalanes, dans les prés des Mûriers, on entendait partout des hue !... dia!... des coups de fouet; les hommes sifflaient, les femmes chantaient, jouvenceaux et jouvencelles débordaient de joie. Avec ses troupes de faucheurs, de râteleuses, de terrassiers, de faneurs, de piocheurs, de houeurs, la Reyranglade n'était plus un mas, c'était un village en rumeur, une fourmillière de chapeaux et de capelines où maîtres Louis et Louiset, les baïles aimés de tous, allaient et venaient pour maintenir et exciter l'élan.

Nous n'avions pas mangé l'anchois et fini d'abreuver les bêtes, que les baïles arrivaient: « Allons, mes amis, hâtons-nous pendant qu'il fait beau ! le soleil éclate en rayons éblouissants, ne perdons pas de temps pour aller resserrer en râble (1) le foin des prés de la ligne des platanes. »

(1) Rassembler en petits tas.

- Nous partions, hommes, femmes, tous mêlés, comme à une fête dans la splendeur du soleil, dans la poussière du chemin qui nous brûlait les pieds, avec les fourches et les râteaux de bois sur l'épaule; en causant de toute chose, nous arrivions au clos, et, zou! à toi, à moi, nous faisons sauter les aindains, nous râtelions et nous entassions, en veux-tu? en voilà !

C'était un véritable plaisir que de voir voltiger tout ce beau foin, d'abord en râble et puis en mamelon.

Pendant un temps, personne ne disait mot, mais au bout d'une longue passade sous l'âcre odeur qui s'échappait des chemises mouillées, dans l'entre- heurtement des cornes des fourches, au bruit des râteaux qui râclaient le sol, peu à peu les voix montaient; qui

en disait une en disait deux, et, allez de rire !

« Baïle Louis, criait une jeune fille de mauvaise humeur, faites taire ce vilain museau de Jambut... »

Et le baïle Louis, qui savait que les plaisanteries donnent de l'entrain au travail:

« Que te fait-il ? il n'est pas brave ? zou! la « batteculé... » Cela ne manquait pas.

A la première insolence que notre homme disait encore, trois ou quatre «chattes», des jouventes, l'attrapaient, le jetaient à terre, lui saisissaient les bras et les jambes, l'élevaient tant qu'elles pouvaient en l'air et, à trois reprises différentes, lui faisaient frapper le sol avec le derrière: « Oh!... hisse ! » « oh ! enchâssons-le ! oh !... dites-lui qu'il vienne ! » Et les quatre folles jeunes filles, sur ce: « dites-lui qu'il vienne! » plantaient là le pauvre « batteculé » et s'encourageaient reprendre leur râteau en riant de bon cœur. Notre homme, encore tout rompu des coups de fesse claqués par terre, se ramassait un peu comme Sainte-Paresse, se maintenait les hanches avec ses mains, faisait le boiteux et le niais; se plaignait de douleurs qu'il n'avait pas et jurait à tous que les quatre toquées ne l'emporteraient pas en paradis.

« C'est vrai, tu en es assez capable, lui ripostait le baïle Louis, nous avons vu ça, mon homme, tu peux bien faire ton tron-de-Dieu, tu y as passé comme un chat par la braise!

— C'est égal, elles me la payeront...

— Je te crois... allons, tiens, prends ta fourche et, zou! d'un coup d'épaule, aide- moi à faire sauter ce tas de foin sur l'autre. »

Ainsi, après la « Batteculé », les aindains les uns sur les autres sautaient, et les râteaux allaient si vite qu'on ne les voyait pas passer dans le pré.

Quand l'air manque, que la chaleur tombe sur vous comme du plomb fondu dans un chaudron, quand les débris du foin vous aveuglent et que la poussière monte de la terre pour vous prendre à la gorge, quand vous n'avez plus de salive, que la soif vous dévore et vous donne la fièvre, ne croyez pas qu'il soit facile de faire travailler une douzaine d'hommes avec autant de femmes. Les bras se lassent, les jambes sont lourdes, le corps n'a pas d'entrain, la brode, la flemme, est là qui tournoie sur toutes les têtes.

Ai ! bon Dieu ! si le baïle ignore le remède nécessaire pour vivement repousser la marane, l'abattement.

Des fois, il faut peu de chose: une bouffonnerie bien dite, un mot qui fait rire suffisent pour ranimer l'ardeur qui faiblissait; mais d'autres fois, ce n'est pas ça; auriez-vous tout l'esprit d'un Louis Besset et celui d'un Bout-de-Barre, que vous seriez allé et revenu du Contrat, pour rien.

Pour être baïle, il est essentiel de savoir apprécier ce qui se dépense d'adresse et de force dans telle œuvre, et ce qu'il faut de patience et de peine dans telle autre. Un baïle ne doit pas perdre de vue la saison et le temps qu'il fait, ni oublier de tenir compte des travaux de la veille; les vieilles fatigues, le manque de repos, avec les chaleurs accablantes, pour peu qu'il y ait de découragement, si vous avez un baïle de Taraud sans vigueur, votre bande sera bientôt en débandade, assommée de sommeil et de cagne.

Les baïles Louis savaient tout cela, ils compronaien que l'homme n'est pas de fer, et quand, dans une poussée, ils avaient mis toutes les volontés en branle, en mouvement, ils avaient soin de maintenir l'effort; ils surveillaient autant le travail que le bout des manches, et dès qu'ils voyaient cela fléchir:

« Eh ! les hommes... eh ! les femmes... qu'en dites-vous ? si nous allions boire un coup, croyez-vous que nous ferions mal ?... »

Ah ! qu'elles faisaient de bien, ces paroles ! Avec quel plaisir nous laissions tomber nos outils par terre pour vite ment nous adrailler, nous diriger vers l'ombre des platanes feuillus où le fourrage mouillé recouvrait et maintenait notre boire au frais. C'était d'une main gloutonne que nous prenions les flasques, les gourdes, les cruches et les boubonnes; pendant un moment l'on n'entendait plus que le bruit des gosiers qui engloutissaient l'eau claire et le vin pur au fond de nos poitrines embrasées.

Qui tourné d'ici, qui viré de là, nous tétions tous à la fois nos flasques, et dans les renversements de tête et les haussements de coudes, à part le plaisir que j'avais de me désaltérer, je jouissais de l'harmonieuse attitude que nous nous donnions en tenant nos gourdes élevées, lesquelles, de nos lèvres, se profilaient à l'horizon dans la grande lumière du soleil !...

Une fois que nous nous étions bien rafraîchis, les pères battaient feu sur l'amadou, faisaient fumer la pipe et s'asseyaient; les garçons quittaient les sabots et, pieds nus, accoudés sur l'herbe, tout en regardant les filles qui avaient quitté leurs capelines pour s'arranger les cheveux, fredonnaient quelques airs de chansons provençales qui, avec l'accent des paroles et le rire des galantes, troublaient tout mon être.

En me régalant de frais et d'ombre, je suivais le mouvement des robes courtes des femmes, j'admirais ces longs cheveux noirs defaits au gré de la bise qui les caressait et les retournait à flots autour de leur cou et de leurs épaules. Oh ! comme alors je songeais à Jollette là-bas dans la ferme. J'aurais voulu la voir ainsi, avec sa grâce, toute riieuse de fraîcheur à côté des autres femmes et, dans mon rêve, combien elle m'apparaissait plus belle! Parfois un hardi jeune homme s'approchait de l'une d'elles, lui disait je ne sais quoi; la jeune fille semblait se fâcher et d'une main leste attrapait et faisait voler le chapeau du garçon dans la roubine pleine d'eau, et alors de courir d'un arbre à l'autre.

Le jeune homme s'élançait après elle:

« Il l'attrapera! Il ne l'attrapera pas ! » criait toute la bande. Et s'il l'attrapait:

« Les clefs... les clefs! » reprenait la troupe.

« Les lui fera !... les lui fera pas !... »

Si d'aucuns voulaient se lever pour porter aide à l'un ou à l'autre:

« Restez là, vous autres, commandaient les baïles, laissez-les faire. »

Et tous de reprendre:

« Les lui fera !... les lui fera pas ! »

Et pourquoi ne les lui ferait-il pas ?

Ils sont forts, nos jeunes hommes, et rarement craintifs. Déjà les bras vigoureux du garçon avaient collé la jeune fille sur sa poitrine; il la soulevait, lui faisait le tour de jambe, la renversait par terre en la retenant, puis il se mettait dessus à califourchon, lui écartait les bras, se penchait sur elle et, vers le haut des yeux, il appuyait fortement ses deux dents de devant qui, pour un moment, laissaient au front de la jeune fille la marque des deux dents d'une petite clef.

Ce jeu n'avait rien d'indécent, il était admis; les pères, les mères ne voyaient là qu'une vieille coutume, et les jeunes gens qu'un moyen de mieux faire entrer leur amour dans la tête de l'amie qu'ils recherchaient.

Que de mariages se sont faits par ce jeu « des clefs ! »

Les baïles riaient comme tout le monde, mais ils ne perdaient pas de vue ce qui restait à faire; à un moment donné, ils tiraient la montre:

« Eh ! jeune fille, assez de rire, le moment du repos est terminé. .Allons, zou! maintenant que nous sommes fatigués, courons au foin et faisons-lui voir comme nous nous appelons, chapeau de brigand ! il faut que cette fois-ci le clos y saute... » Et le clos, en effet, y sautait du coup.

BATISTO BONNET.



UN SONET DE PÉTRARQUE SUR LE RHONE COMPOSÉ À LYON EN 1333.

Fleuve aux rapides eaux né d'une alpestre veine,
Qui vas toujours roulant — d'où Rhône on t'a nommé—
Tu descends avec moi par le Sud réclamé,
Toi mené par ta pente et moi que l'amour mène.

Puisque ta course échappe à la fatigue humaine,
Va devant; rends aux mers ton flot de bleu gemmé;
Mais un moment fais halte à ce rivage aimé
Où les prés sont plus verts, la brise plus sereine.

Là vit le doux soleil d'où me vient le rayon,
Là, sur ta rive gauche, en pays d'Avignon,
Un long printemps fleurit — un printemps venu d'Elle.

Ah ! de son pèlerin aurait-Elle langueur!
Dis-lui, baisant ses pieds de lys et d'asphodèle,
Que mes pas sont tardifs, si hâtif est mon cœur.

Emile TROLLIET.

(Traduction libre).

SILHOUETTES CIGALIÈRES

XXII

GASTON SORBETS

Il est venu des Pyrénées vers Paris avec des rimes dans sa tête chevelue. Et il a écrit des poèmes. Peu le connaissent, parce qu'il est jeune et sans orgueil. Mais des lettrés l'estiment, les Cigaliers par exemple, qui savent la qualité de son lyrisme et sa sincérité. Ce n'est pas un conteur de fariboles. Ce n'est pas un faiseur de romances. C'est un poète qui s'attriste au souvenir du passé et qui s'exalte à l'évocation du futur. C'est un contemplatif de paysages irréels. C'est un architecte de beaux rêves. C'est un harmonieux rapsode. Sa langue est claire et ses vers sont bien frappés. Et voici qu'il

s'affirme par un livre. La foule pourra lire ses *Préludes*. Elle les lira et les goûtera. Et les ayant lus, elle voudra mieux connaître l'aède mélancolique qui les composa. Elle attendra l'œuvre nouvelle et moins éparse, plus personnelle et plus révélatrice que fait présager la dernière partie des *Préludes*. Elle ne sera point déçue. Le laborieux qu'est Sorbets aura hâte de la satisfaire. Car ce rêveur a de la tenacité dans la fantaisie et de l'ordre panni ses chimères. Son masque de satyre aux durs meplats, ses yeux doux sous l'arcade accentuée révèlent d'ailleurs l'énergie de son âme timide et volontaire.

JEAN-DES-FIGUES.

M. HENRY FOUQUIER, CANDIDAT A L'ACADÉMIE

Notre éminent confrère, M. Henry Fouquier, un des anciens et des plus aimés présidents de la Cigale, vient de poser sa candidature au fauteuil laissé vacant par la mort récente de M. Edouard Hervé.

On avait dit que M. H. Fouquier ne se parait que du titre de journaliste pour solliciter les suffrages de l'Académie et que, volontairement, il avait omis de parler du *Modèle*, comédie représentée naguère avec succès à l'Odéon et d'une autre pièce, *Sans famille*, tirée d'un roman de M. Hector Malot, et non jouée encore.

M. Henry Fouquier s'en explique avec un rédacteur du *Journal* et combien modestement:

« Vous avez dit que, frappant à la porte de l'Institut, je m'y présentais uniquement comme journaliste, allegé de mon bagage d'auteur dramatique. Je crois bien! *Sans famille*, que j'ai tiré avec Wolff du beau roman d'Hector Malot, n'est pas encore joué. Le *Modèle*, à l'Odéon, a été un agréable succès d'estime auprès des lettrés, rien de plus. Et vous avez gracieusement oublié le Roman d'une conspiration, qui fut, à l'Ambigu, un four noir, succédant à une belle « première ». Je m'étais trompé de public. Mais ces essais de théâtre n'ont d'autre valeur que d'avoir été le délassement de mes travaux ordinaires. Et vous avez raison de dire que je me présente comme journaliste, et un peu aussi comme conférencier. »

Ainsi donc, M. H. Fouquier se présente à l'Académie comme journaliste; ses déclarations sont des plus précises:

« A essayer de faire représenter le journalisme à l'Académie, après la mort d'Hervé, il m'a paru qu'il y avait pour moi une façon de devoir. Ce devoir, je le remplis; adviene que pourra !

« J’y apporte — je le dis en toute franchise — une grande modestie personnelle et un grand orgueil professionnel. Si Sarcey se présentait, je m’effacerais: mais il a brûlé ses vaisseaux. A agir à sa place, j’ai été encouragé par diverses raisons. Je suis, hélas ! comme lui, quoique plus jeune (mais j’ai été journaliste à vingt ans), un des trois ou quatre doyens de la presse. Mes confrères se sont amusés, une fois ou deux, à des sortes de petits plébiscites académiques, et mon nom y est venu en bon rang. Mon ambition, que je ne cache pas hypocritement, s’est fortifiée d’un encouragement venu des professionnels de mon métier.»

.....

« Je me présente pour les raisons que je vous ai dites, et que ne modifient ni les questions de personnes, ni les chances de succès ou d’insuccès. Je tiens modestement, mais sans l’abandonner, un drapeau professionnel. Il flottera — où l’Académie voudra: dans la place ou sur la tranchée. L’essentiel c’est, en toutes choses et toujours, d’agir avec franchise et de rester de belle humeur, sans hypocrisie et sans vanité. En ma qualité de classique, j’ouvre le siège avec les violons. »

C’est fort bien dit, et la Cigale fait les vœux les plus sincères pour que son ancien président prenne bientôt sous la coupole la place qui lui est bien due.

Qu’on nous permette de reproduire ici de belles paroles de M. Grousset-Bellor, autrefois applaudies, et qui sont plus que jamais de circonstance. C’est un excellent portrait littéraire de M. Henry Fouquier que le temps n’a pas altéré.

« On médit souvent des Méridionaux et on croit les railler en les traitant de Gascons. Si dans le Midi (comme dans le Nord) nous avons quelques hâbleurs, nous avons aussi plus d’un Athénien parmi nous: Heury Fouquier est de ceux- là. Oui, on a eu raison en le définissant un Parisien d’Athènes. Il l’est en effet par la pureté de la langue, par la netteté des idées, par son amour des choses de l’intelligence, par son goût pour la clarté et la mesure. Grec d’Athènes ou de Marseille, il est par cela même de la bonne tradition française. Mieux que Béranger, il aurait pu dire en invoquant la métempsychose:

Oui, je fus Grec ! Pythagore a raison.
Sous Périclès, j’eus Athènes pour mère.
De l’Illyssus, j’ai vu les bords fleurir,
J’ai sur l’Hymette éveillé les abeilles.

.. Il a le dédain des vanités bruyantes et des réputation surfaites. On le comparait dernièrement à Alcibiade. Pourtant ce n’est pas lui qui, pour faire jaser le vulgaire, aurait coupé la queue de son chien.

« Dédaigneux des succès faciles, il a mis à se dissimuler autant de soins que d’autres en

mettent à se faire valoir. Ce n'était peut-être qu'une coquetterie suprême et une délicatesse ironique de lettré. Ceux qui l'aiment doivent le découvrir sous dix pseudonymes parfois simultanés. Depuis vingt ans, il a semé partout d'innombrables articles qui, réunis, formeraient une série de volumes.

« Tour à tour Spectator, Philinte, Jacques Raffey, ~Valère, Sir Frac, Nestor, Colombine, au Nain Jaune, au Courrier du Dimanche, au Siècle, à l'Avenir national, à la Presse, au Diable à quatre, au Journal de Paris, à l'Évènement, au Bien public, au Soir, au Courrier de France, au Journal officiel, au Petit Parisien, au ,XIXe Siècle, à la France, au Gil Blas, au Journal des Débats, au Figaro, au Petit Marseillais, c'est toujours Henry Fouquier.

« Sur toutes choses, il est toujours prêt à dire sa pensée, à la dire nettement et finement. Bien informé sur tout, il est de ces rares écrivains dont les articles peuvent être relus encore avec charme quand l'évènement qui en a été l'occasion est déjà éloigné. C'est que Henry Fouquier met un peu de l'âme humaine dans ce qu'il écrit sur les faits journaliers. C'est l'homme de tous les temps qu'il regarde agir dans ses contemporains. Ce dilettante de la vie est mieux qu'un philosophe, c'est un moraliste. Aussi avec quelle grâce pénétrante d'amoureux désabusé, mais indulgent, ne parle-t-il pas des femmes ? Il a beaucoup connu celles du dix-huitième siècle dans des articles que je déplorais de voir perdus dans le fatras du Journal officiel. A leur apparition, je les conservais soigneusement, et parfois en les relisant je me suis demandé si vraiment M. Fouquier n'avait pas été un des familiers de Mlle Lespinasse et s'il n'avait pas causé de géométrie et même d'autre chose avec Mme du Châtelet. Aussi j'ai été ravi, je l'avoue, quand Henry Fouquier, finissant par se rendre justice, s'est enfin décidé à

paraître en librairie et a réuni ces articles dans un volume intitulé Au Siècle dernier, qui a gardé dans ses pages un parfum de la femme au temps de Voltaire.

« Mais combien d'autres articles d'Henry Fouquier mériteraient encore de reparaître sous la forme du livre, surtout ses études d'un ton si juste sur les artistes contemporains qu'il a fréquentés, sur Th. Rousseau, sur Millet, sur Delacroix. En attendant, NESTOR nous a donné le résumé de la Sagesse parisienne qui est toute la philosophie de COLOMBINE. Ce n'est certes pas un mince mérite que de nous faire songer au roi Salomon ! »



SUR UN THÈME DE BERLIOZ

et la Chanson de Magali

Sous ce titre, M. Julien Tiersot a publié, dans Le Temps, une chronique des plus intéressantes et que nos lecteurs retrouveront avec plaisir dans notre Revue:

Lors d'une récente exécution, aux concerts Lamoureux, d'un fragment des Troyens de Berlioz, l'intermède symphonique de la Chasse, quelques auditeurs remarquèrent une certaine analogie entre un des principaux thèmes de cette composition, celui que la flûte expose au début et redit à la fin, et le chant du premier vers de la chanson de Magali, de Mireio, si populaire aujourd'hui. Willy, dont la critique résume, comme chacun sait, toutes les subtilités du goût contemporain, ne manqua pas d'en faire la remarque, et il s'exprima en ces termes:

« A propos, je voudrais bien qu'un berliozographe compétent, Reyer, ou Adolphe Jullien, ou d'Ortigue, m'expliquât pourquoi, au début de la « Chasse », se trouve testuellement la mélodie O Magali ma tant amado, dont tout bon étudiant provençal régale les brasseries du quartier latin trois fois par jour au bas mot. »

Feu d'Ortigue n'ayant pas répondu, MM. Reyer et Jullien, ainsi que tous autres « berliozographes », s'étant également tenus cois, il va falloir frapper à une autre porte et faire appel au folklore pour tâcher de résoudre ce grave problème.

D'abord, précisons la question.

L'analogie des deux thèmes est certaine. Elle ne porte, à la vérité, que sur les notes du premier vers de la chanson; mais cela suffit à constituer un thème de symphonie, et l'on peut parfaitement admettre que Berlioz, pour donner à son tableau musical la couleur pastorale requise, y ait introduit quelques notes d'une chanson de berger.

Mais, au moment de la composition des Troyens, Berlioz pouvait-il connaître la chanson de Magali ?

Les dates vont nous instruire: les Troyens, commencés en 1856, furent achevés dans l'hiver de 1858; pour le poème de Mireio, son dernier vers est daté de Maillane, lou bèu jour de la Candelouse, de l'an 1859, et la dédicace du livre à Lamartine est signée du 8 de setembre de la même année.

Les Troyens sont donc antérieurs.

Mais il n'est pas toujours vrai, en dépit du proverbe, que ce soit « l'air qui fait la

chanson ». Bien souvent, au contraire, la chanson est venue après l'air et lui a valu toute sa renommée. L'air de Magali ne serait-il donc pas quelque vieux chant rustique sur lequel Mistral aurait rimé des vers nouveaux ? On put le croire, car ce procédé est essentiellement propre à la chanson populaire, — et c'est bien une chanson populaire que le poète a voulu faire. Le sujet, d'abord, est emprunté directement à un chant traditionnel dont les variantes se retrouvent dans toutes nos provinces: longtemps avant que fût conçue la poésie de Mistral, tout enjolivée de mignonnes paroles dont le tour littéraire ne fait aucun tort à l'accent de terroir, les pays sans provençaux disaient une autre chanson, d'un souffle plus court assurément, mais dont le sens était tout pareil, et dans le reste de la France, la même chanson n'est pas moins répandue:

Si tu te fais chasseur
Pour m'y chasser,
Je me ferais étoile
Dedans le temps;
Enfln, de moi, tu n'aurais
Pas d'agrément.

Si tu te fais étoile
Dedans le temps,
Je me ferai brouillard
Pour t'y brouiller;
Je brouillerai l'étoile
Par amitié.

Telle est la Chanson des Métamorphoses, racontant la même histoire que celle de Magali, « Magali qui, à l'amour, échappait par mille subterfuges, Magali qui se faisait pampre, oiseau qui vole, rayon qui brille, et qui tomba! pourtant, amoureuse à son tour»

Cependant, aucune mélodie semblable à celle de la moderne chanson provençale n'a encore été recueillie par les folkloristes. Que croire donc en une telle incertitude? Une seule solution s'imposait: demander la vérité au poète lui-même. Et voici quelle réponse, aussi précise que savoureuse, le prince des félibres, de sa solitude de Maillane, a bien voulu faire à la question que je n'ai pas craint de lui adresser:

« Maillane (B.-du-Rh.), 7 décembre 1898.

« Cher confrère, voici les renseignements que vous me demandez au sujet de l'air de ma chanson de *Magali* (poème de *Mireio*).

« A l'époque et au moment où je songeais à rimer une chanson d'allure populaire sur le thème provençal et rudimentaire de Magali, j'entendis un des laboureurs de mon père chanter une chanson provençale sur l'air en question que je ne connaissais pas encore et qui me parut fort joli, et je rimai Magali sur le rythme et sur l'air de la chanson susdite

qui commençait ainsi:

Bonjour, gai roussignòu sauvage,
N'en fugues lou bèn-arriba!
Cresiéu qu'aguèsses gras doumage
Dins lou coumbat de Gibarta.
Mais dóu mouman que t'ai ausi,
Pèr toun ramage, .Mais dóu mouman que t'ai ausi,
M'as réjoui.

(Bonjour, gai rossignol sauvage, - sois le bien venu ! - Je craignais que tu eusses grand dommage - dans le combat de Gibraltar. - Mais du moment que je t'ai encore - par ton ramage, - mais du moment que je t'ai encore, - tu m'as réjoui.)

« Cette chanson, qui fait allusion à un combat de Gibraltar, me paraît, par sa facture contemporaine du premier Empire et par son dialecte, originaire des bords du Rhône, entre Arles et Avignon. *Chanson et air*, je ne les ai entendus que dans la bouche du laboureur dont je vous ai parlé, et je suis convaincu que c'était le « dernier » détenteur du chant en question qui avait pour sujet l'arrivée du rossignol. Ce fut donc par un coup de cette Providence qui protège les poètes (*Deus, ecce Deus !*) que l'air et le rythme de *Magali* me furent révélés au moment psychologique.

« Le chanteur de *Bonjour, gai roussignòu sauvage* était de Ville-neuve-lès-Avignon, et il avait habité Beaucaire plusieurs années. On l'appelait Jean Roussière. La chanson pourrait être d'origine beaucairoise.

« Recevez, cher confrère, l'assurance de mes sentiments cordiaux. - « F. MISTRAL.

« P.-S.—C'est vers 1855 que j'entendis pour la première fois la chanson dont je vous parle — et le chanteur avait de quarante à quarante-cinq ans. »

Voilà qui est au mieux, et nous ne pouvions pas être plus complètement renseignés sur les origines musicales de la chanson. Retenons surtout le nom de Jean Roussière, à qui la mélodie provençale doit toute sa fortune, puisque, sans lui, Mistral ne lui aurait jamais appliqué les vers qui l'ont fait passer à la postérité! Quant au reste, ne cherchons pas à remonter plus haut, et tenons-nous-en aux indications du poète; nous savons que c'est folie de prétendre percer le mystère qui entoure la création des mélodies populaires et qu'aucune de ces mélodies ne nous a encore révélé le nom de son auteur: il est bien évident que nous n'en saurions pas davantage à l'égard de la chanson du *Gai Roussignòu sauvage*.

En tout cas, il est établi que si, d'une part, la chanson de *Magali* n'était pas connue ni même composée au moment où Berlioz écrivit les *Troyens*, d'autre part, la mélodie existait et était populaire en Provence. Mais Berlioz n'a jamais habité la Provence, et,

bien que le Dauphiné, son pays natal (où il n'habita d'ailleurs que pendant son enfance); passe aux yeux de certains pour être du *Midi*, la région de la Côte-Saint-André, dont le patois est si différent du provençal, est trop éloignée de celle d'Arles et de Beaucaire pour qu'on puisse supposer que la chanson, une seule fois entendue par Mistral, ait pu y pénétrer,

Il nous faut donc renoncer à croire que Berlioz s'est inspiré de la mélodie populaire, et admettre qu'il y a eu simplement ici une rencontre d'idées. Cette conclusion choquera sans doute nos modernes chercheurs de réminiscences. Mais je puis leur assurer qu'en fait de ressemblances de cette sorte la comparaison de certaines œuvres musicales qui n'ont jamais rien eu de commun entre elles présente parfois des rapprochements bien plus extraordinaires encore.

Julien Tiersot.

LES PASTORALES

Le mois qui vient de finir est celui des Pastorales. Il n'est pas de ville de Provence où la Noël ne ramène ces représentations populaires qui sont la mise à la scène, un peu grossière et facétieuse, des épisodes légendaires qui précèdent la naissance de Jésus-Christ. Mais l'événement capital, la venue de l'Enfant divin, n'est le plus souvent que l'accessoire, le prétexte au développement de scènes fantaisistes et d'une bouffonnerie exagérée. Ecrites en langue provençale, elles n'offrent, pour la plupart, aucune valeur littéraire. Elles n'ont, d'ailleurs, d'autre prétention que de provoquer le rire des spectateurs. Pour cela, tous les moyens sont bons à l'auteur. Quiproquos, coq-à-l'âne, calembredaines s'enchaînent, du premier acte au dernier, autour d'une intrigue peu serrée où s'entremêlent aussi des sentimentaleries mélodramatiques destinées à tirer au moment pathétique les pleurs des compatissantes commères.

La plus en faveur des Pastorales, est celle d'Albéric Gautier, qui obtient tous les ans un vif succès au théâtre Chave, à Marseille, et qu'un vieil acteur marseillais, Pierrette, interprète depuis vingt-cinq ans dans tous les villages de Provence.

Des bergers sont appelés par un ange à venir adorer l'enfant Jésus, né tout récemment à Béthléem. Etonnés de la nouvelle, ils ne refusent pourtant pas de se mettre en marche, mais en prenant leur temps et participant à des scènes burlesques qui brochent sur un drame. Comme dans tout mélodrame, il y a enlèvement d'enfant par des bohémiens, suivi de l'incendie d'une ferme; un aveugle qui, frappé par le feu du ciel, ne recouvrera la vue qu'en adorant l'enfant Jésus; un prophète Simeon, qui prêche avec le même succès que Cassandre.....

Avec raison, M. Paul Gautier, du Mistral d'Avignon, à qui nous faisons ces emprunts, ne

cache pas ses préférences pour des pastorales conçues dans un autre ordre d'idées, notamment celles de Xavier de Fourvières, du Frère Theophile et de Cassan, imprégnées d'un vif sentiment religieux, et qui, mieux composées, sont cependant moins populaires.

ÉCHOS

Centenaire du Groulié Bel-Esprit.

La Cheminée, société de jeunes littérateurs toulonnais, a fêté, le 10 janvier dernier, le Centenaire de la représentation du Groulié Bel-Esprit, comédie de Pélabon, écrite en dialecte toulounais et dont la première fut donnée à Toulon, en 1789, dans un concert placé sous le patronage de la Municipalité, à l'Hôtel- de-Ville.

Académie de Vaucluse.

L'Académie de Vaucluse offre à ses membres des réunions de plus en plus intéressantes; elles sont aussi plus suivies qu'autrefois.

L'Académie a écouté une communication de M. Labande sur la date des premiers monuments de l'architecture romane en Provence. C'est une des questions les plus ardues et les plus controversées.

Le Bi-Millénaire de la Victoire de Marius.

L'*Echo des Bouches-du-Rhône*, qui paraît à Aix-en-Provence, nous apprend que, le 20 décembre 1898, l'Académie de cette ville a célébré le deux millièmè anniversaire de la victoire remportée par Marius sur les Ambro-Teutons.

Le public n'avait pas été convié d cette séance, mais nous avons connaissance du programme des lectures qui y furent faites, et par le simple énuméré suivant on peut juger de l'intérêt qu'elle a offert:

- 1° Discours de M. le doyen Guilbal, président;
- 2° Le *Monument de Marius*, par M. Paul Arbaud;
- 3° *La Bataille d'Aix*, par M. de Duranti de la Calade;
- 4° *La Statue de Marius, le Buste de Martha*, par M. Pontier, Conservateur du Musée;
- 5° *Le Mont de la Victoire*, par M. l'abbé Marbot;
- 6° *Les Eaux Sextiennes*, par M. le docteur Chabrier;
- 7° *Le Félibrige et Marias*, par M. F. Vidal, président des Félibres Aixois;

8° *Les Monuments de la Victoire en Provence*, par M. de Gantelmi d'Ille;
9° *Une Pensée de Cicéron, à propos de Marius*, par M. de Berluc-Perussis;
10° *Le Bi-Millénaire de la défaite des Ambro-Teutons*, par M. le baron Guillibert, secrétaire.

Il faut louer l'Académie d'Aix, fidèle conservatrice des vieilles traditions provençales, de n'avoir point laissé passer inaperçu le glorieux anniversaire de la victoire de la civilisation sur la barbarie.

L'Echo des Bouches-du-Rhône souhaite lire dans les recueils de l'Académie le compte-rendu de la séance du 20 décembre 1898:

« Le souvenir en sera ainsi conservé et, quand arrivera le trois-millième anniversaire du grand événement qu'elle vient de célébrer, nos descendants retrouveront dans ses archives les traces de la fidélité de notre race à perpétuer à travers les siècles le souvenir du fait initial de la civilisation provençale, c'est-à-dire de la civilisation européenne. »

LE CLAFOUTIS

Au dernier banquet des Limousins de Paris, *le Clafoutis*, qui a eu lieu le 17 décembre dernier, sous la présidence de M. d'Arsonval, de l'Institut, assisté de M. Jules Claretie, ce dernier - notre éminent confrère de la Cigale — a prononcé un remarquable discours qui serait à citer en entier ici, si l'espace ne nous était mesuré, car les idées qu'a exprimées, avec une grande éloquence, l'administrateur du Théâtre-Français sont assurément celles de tous les Cigaliers. Qu'on en juge par l'extrait suivant:

« C'est surtout, mes chers compatriotes, dans les temps pareils à ceux que nous traversons qu'il est bon de se rappeler qu'il est des coins privilégiés en ce monde où toutes les rivalités s'apaisent, toutes les discussions cessent, tous les partis désarment et où, en rencontrant des voisins et des convives, on est certain de ne trouver que des compatriotes sans épithète et des amitiés sans restrictions. Nous pouvons être, hors d'ici, tout ce qu'il nous plaît d'être, tout ce que nos opinions ou nos passions nous imposent d'être au gré des événements qui nous oppressent. Ici, nous ne sommes que les fils d'une même contrée, des Limousins de terre limousine, des frères communiant entre eux sous les espèces du Clafoutis.

« Que d'idées, d'intérêts, de partis-pris nous pourraient diviser ? Eh ! sans doute ! Mais les souvenirs, les impressions d'autrefois, la mémoire du village natal, du coin de rue où l'on a grandi, du bois de châtaignier ou du bord de la rivière où l'on a joué, tout le passé, qui rend parfois le présent indifférent — ou qui console de ce présent même — tout nous rapproche, tout nous réunit, et c'est pourquoi ces diners de provinciaux se retrouvant en plein Paris, dans ce grand Paris plein de fièvres, ces diners sont excellents

— meme quand ils ne le sont pas — car ils rapprochent les êtres désassociés, ils font connaître des compatriotes qui s'ignorent, ils dégagent entre eux - je demande pardon du mot - un peu et beaucoup de cette chaleur animale que notre cher président d'Arsonval a si magistralement étudiée — et ils constituent ainsi, peu à peu, autour de la table, au coin du feu, le verre à la main, une sorte de cordiale fédération d'une France provinciale, d'une bonne et simple France d'autrefois, sans pose, sans façon, sans pessimisme et sans smart — une France avec ses qualités de race spéciales, originales, une France vraiment française et de belle humeur !

« Notre Clafoutis, qui pourrait être une *Châtaigne*, ou une *Brejauda*, ou une *Flognarde*, ou une *Gogue* — nous avons le choix— notre Clafoutis aura été, pour la cordialité limousine, le point de départ d'une association qui grandira. Nous nous sommes réunis pour nous connaître et tout naturellement nous avons compris que se connaître mène à s'entr'aider. Nos repas, c'est l'amitié; notre dessert un jour, ce sera la charité, la fraternité plutôt ou la solidarité. Je pourrais vous énumérer les beaux rêves que font sur ce point de généreux esprits. »

Banquet Jacques Gardet.

Le Félibrige de Paris a donné un banquet en l'honneur de son chancelier, M. Jacques Gardet, nommé, à l'avant-dernier dîner de la Cigale, officier de l'Instruction Publique. Il y avait dans la nombreuse assistance les plus jolies félibresses de Paris, venues apporter leurs félicitations au dernier des troubadours, à celui qui, au dire de Jean-des-Figues, a toujours pour les dames, « des douceurs dans sa bonbonnière et des madrigaux sur les lèvres ».

*

Les Cadets de Gascogne se sont réunis le 27 decembre dernier, à l'Hôtel Continental, sous la presidence de M. Georges Leygues, Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. Tout le Midi artiste et lettré assistait à ce diner, qui s'est terminé par un concert des plus brillants.

BIBLIOGRAPHIE

Une nouvelle publication, très luxueusement éditée, l'*Aube méridionale*, revue artistique et sociale, habilement rédigée par un groupe de jeunes écrivains, vient de voir le jour à Montpellier, 10, rue Four-Saint-Eloy. La Cigale lui souhaite longue vie et succès.

M. Emile Magne publie dans la Bibliothèque de la Revue de France, 55, avenue de la Bourdonnais, une très curieuse étude: Les erreurs de documentation de Cyrano de Bergerac, précédée d'un autographe de M. Edmond Rostand et ornée de quatre portraits de Cyrano.

Signalons dans la revue des Langues romanes une intéressante étude de M. Stengel, professeur à l'université de Greiswald, sur le chansonnier de Bernart Amoros, dans laquelle se trouve une collection de chansons de Giraut de Bornel, ce troubadour limousin, qui « fut meilleur trouveur que ses devanciers ou ceux qui le suivirent et fut appelé maître des trouhadours ».

Lemouzi, en parlant de cette étude, fait remarquer combien il est attristant de voir les étrangers connaître mieux que nous-mêmes les richesses du vieux trésor national légué par la pléiade des poètes des XI^e et XII^e siècles.

Une jeune poétesse méridionale, Mademoiselle Aimée Fabrijus, qui prit part au voyage de la *Cigale* en 1894, fort avantageusement connue dans les lettres provençales, et plusieurs fois lauréate dans les Jeux floraux, édite son premier volume de vers à la Bibliothèque de l'Association, 13, boulevard Montparnasse, sous le titre: *Le Livre d'Heures de l'Amant*. Ce recueil est précédé d'une lettre-préface de Frédéric Mistral; il est orné du portrait de l'auteur que le peintre Félix Bouchor a représentée sous le costume d'Arlésienne.

Les prix de souscription sont les suivants: Edition sur Japon, 20 fr.; sur Hollande, 10 fr.; sur Ala, 3 fr.

CONVOCATION

Le Dîner mensuel de la *Cigale* aura lieu le *Jeudi 2 Février 1899*, à 7 heures 1/2 du soir, à l'Hôtel Ronceray, 10, boulevard Montmartre.

Les Cigaliers sont priés de vouloir bien faire parvenir leur adhésion au Secrétaire de la *Cigale*, à l'Hôtel Ronceray, au plus tard la veille du dîner.

AVIS

Les cotisations pour l'année 1898-1899 seront recouvrées par la voie de la poste.

Les membres de la *Cigale* sont instamment priés de faire bon accueil à la quittance qui leur sera présentée.

Il ne serait plus envoyé désormais de convocation aux Sociétaires qui n'acquitteraient pas leur cotisation et le Bureau aurait à statuer sur leur situation, étant donné que le nombre des Cigaliers est limité et qu'il y a beaucoup de candidats en instance.

Le Gérant: G. Sorbets.

Auxerre.—Imp. A. GALLOT, rue de Paris, 47.—1-99.

Tèste integrau

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1998**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr lou CIEL d'Oc.